Arnaldur Indridason

Étranges rivages

Métailié
NOIR

Extrait de la publication

Arnaldur Indridason

Étranges rivages

Erlendur est de retour ! Parti en vacances sur les terres de son enfance dans les régions sauvages des fjords de l'est, le commissaire est hanté par le passé. Le sien et celui des affaires restées sans réponse. Dans cette région, bien des années auparavant, se sont déroulés des événements sinistres. Un groupe de soldats anglais s'est perdu dans ces montagnes pendant une tempête. Certains ont réussi à regagner la ville, d'autres pas. Cette même nuit, au même endroit, une jeune femme a disparu et n'a jamais été retrouvée. Cette histoire excite la curiosité d'Erlendur, qui va fouiller le passé pour trouver coûte que coûte ce qui est arrivé…

C'est un commissaire au mieux de sa forme que nous retrouvons ici !

Arnaldur Indridason est né à Reykjavik en 1961. Diplômé en histoire, il est journaliste et critique de cinéma. Il est l'auteur de romans noirs couronnés de nombreux prix prestigieux, publiés dans 37 pays.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Il n'a plus froid. Au contraire, une étrange vague de chaleur lui envahit le corps. Lui, qui pensait que toute chaleur l'avait déserté, il a l'impression qu'elle se diffuse dans ses bras et ses jambes, jusqu'à ses mains et ses pieds, et brusquement son visage lui semble s'enflammer.

Allongé dans le noir, ses pensées vont et viennent, désordonnées, il ne distingue qu'à peine la frontière entre le sommeil et la veille. Il a beaucoup de peine à se concentrer et à évaluer son état. Comme plongé dans une confortable torpeur, il ne souffre pas. Des rêves, des images, des bruits et des lieux qui lui sont à la fois connus et inconnus défilent dans son esprit qui lui joue d'étranges tours et le projette constamment à travers le passé et le présent, défiant l'espace et le temps. Il n'a aucune véritable prise sur ces errances. Un instant, il est assis à l'hôpital, au chevet de sa mère qui se meurt et le quitte. L'instant d'après, un hiver sombre s'est abattu et il se retrouve à nouveau allongé sur le sol de cette ferme abandonnée qui était jadis sa maison. Il a toutefois bien conscience que ce n'est là qu'une illusion.

– Que faites-vous ici ?

Il se redresse, s'assoit et aperçoit un homme à la porte.

Un voyageur vient de tomber sur lui par hasard. Il ne comprend pas sa question.

– Que faites-vous ici ? répète l'homme.

– Qui êtes-vous ?

Il ne distingue pas son visage et ne l'a pas entendu entrer, tout ce qu'il voit se résume à cette silhouette qui répète inlassablement la même question insupportable.

– Que faites-vous ici ?

– Je suis chez moi. Qui êtes-vous ?

– J'ai l'intention de passer la nuit avec vous, si ça ne vous dérange pas.

Extrait de la publication

L'homme assis par terre à côté de lui a allumé un feu. Il sent la chaleur se diffuser sur son visage et tend ses mains vers les flammes. Il n'a eu aussi froid qu'une seule fois dans sa vie.

– Qui êtes-vous ? demande-t-il une nouvelle fois à son visiteur.

– Je suis venu vous écouter.

– M'écouter ? Qui est avec vous ?

Il a l'impression qu'ils ne sont pas seuls, que quelqu'un d'autre accompagne cet homme, quelqu'un qu'il ne parvient pas à distinguer.

– Personne, répond le voyageur, je suis venu seul. Vous habitiez ici ?

– Êtes-vous Jakob ?

– Non, je ne suis pas Jakob. Je m'étonne que ces murs tiennent encore debout, je vois que la maison est solide.

– Qui êtes-vous ? Êtes-vous Boas ?

– Je passais par là.

– Vous êtes déjà venu ici ?

– Oui.

– Quand ça ?

– Il y a des années. À l'époque où cette maison était encore habitée. Que sont devenus ces gens ? Savez-vous ce qu'est devenue la famille qui vivait ici ?

Allongé dans le noir et transi, il ne parvient plus à faire aucun mouvement. Il est à nouveau seul, le feu a disparu, de même que la maison abandonnée. Les ténèbres et le froid le cernent, la chaleur déserte peu à peu ses membres et son visage.

Quelque part, il entend à nouveau ce grattement.

Venu des profondeurs glacées et lointaines, le bruit approche et enfle constamment, bientôt suivi par de déchirants cris d'effroi.

Extrait de la publication

2

Debout à côté d'Urdarklettur, il voyait le chasseur approcher à pas lents. Les deux hommes se saluèrent poliment sous la bruine et, comme venues d'un monde lointain, leurs paroles vinrent troubler la quiétude des lieux.

On ne voyait pas le soleil depuis des jours. Les fjords reposaient sous la brume, un temps plus froid et des chutes de neige étaient prévus au cours des prochaines journées. La nature était plongée en hibernation. Le chasseur lui demanda ce qu'il venait faire ici, plus personne ne s'y rendait, à l'exception de quelques vieux entêtés, de plus en plus rares, qui venaient chasser le renard. Il essaya de changer de conversation et répondit qu'il était de Reykjavik. L'homme lui confia qu'il avait remarqué une présence humaine dans la maison abandonnée, plus bas dans le fjord. C'est sans doute moi, dit-il. L'inconnu ne lui demanda pas de détails et lui expliqua qu'il était un paysan des environs ; il était parti chasser seul.

– Comment vous vous appelez ?

– Erlendur, répondit-il.

– Je m'appelle Boas. Les deux hommes se serrèrent la main. Un prédateur se cache dans les failles, ici, en haut de cette lande, un nuisible qui se manifeste de plus en plus souvent.

– Un renard ?

Boas se caressa le menton.

– Je l'ai vu traîner aux abords de mes bergeries l'autre jour, il m'a tué un agneau et a effrayé tout le troupeau.

– Et il se cache par ici ?

– Je l'ai aperçu qui montait vers les montagnes. Je l'ai vu deux fois et je crois savoir où se trouve sa tanière. Vous êtes aussi en route vers la lande ? Si vous voulez faire le chemin avec moi, vous êtes le bienvenu.

Il hésita, puis accepta d'un signe de tête. Le paysan semblait satisfait, sans doute était-il heureux d'avoir un peu de compagnie. Son fusil de chasse sur l'épaule droite et une vieille cartouchière en cuir sur l'autre, vêtu d'une veste élimée vert foncé et d'un pantalon imperméable assorti, l'homme était petit et alerte. Âgé d'une bonne soixantaine d'années, tête nue, son épaisse tignasse lui couvrait le front et dissimulait ses yeux vifs. Son nez était tordu et aplati, comme s'il avait été fracturé et n'avait pas ensuite été soigné correctement. Sa barbe en broussaille dissimulait sa bouche lorsqu'il parlait, ce qui était souvent le cas puisque l'homme était bavard et semblait avoir une opinion sur tout ce qui existait entre ciel et terre. Il s'abstint toutefois de trop interroger Erlendur sur les raisons de sa présence sur la lande ou sur celles qui l'avaient conduit à choisir la métairie abandonnée de Bakkasel comme lieu de séjour.

Erlendur s'était installé dans la vieille maison. Le toit était en assez bon état, même s'il fuyait çà et là et que les poutres de la charpente commençaient à pourrir. Il avait trouvé un endroit au sec dans la pièce qui avait jadis été la salle à manger. Il s'était mis à pleuvoir, le vent qui s'était levé hululait sur les murs nus qui offraient toutefois un abri suffisant contre ce frimas tout en grisaille. La petite lampe à gaz qu'il avait apportée lui procurait un peu de chaleur, il l'avait réglée au niveau le plus bas, de manière à ce qu'elle dure le plus longtemps possible. Elle projetait sur lui une clarté blafarde, crépusculaire, et tout autour il faisait aussi noir que dans un cercueil.

Au fil du temps, une banque avait acquis à la fois les bâtiments et les terres de la ferme, Erlendur n'avait aucune idée de l'identité du propriétaire actuel des lieux. Personne n'avait jamais rien trouvé à redire au fait qu'il occupe cette maison abandonnée lorsqu'il venait séjourner dans les fjords de l'est. Il avait emporté très peu de bagages. La voiture qu'il avait louée était garée devant la maison, c'était une jeep bleue de taille modeste qui avait un peu de mal à gravir le chemin permettant d'y accéder. Ce dernier avait d'ailleurs pour ainsi dire disparu, envahi par la végétation qui estompait peu à peu

Extrait de la publication

les traces d'une ancienne occupation humaine. Il s'était fait la réflexion que la nature accomplirait lentement le même travail sur le reste des lieux.

Ils montèrent un peu plus en altitude. La visibilité était de plus en plus mauvaise et, pour finir, un brouillard d'une blancheur laiteuse les enveloppa entièrement. La bruine se déposait sur les landes, la végétation humide de pluie gardait les traces de leur passage. Prêtant l'oreille aux chants des oiseaux, le chasseur s'efforçait de déceler la piste de son ennemi sur le sol mouillé. Erlendur le suivait sans un mot. Il n'avait jamais chassé à l'affût, il n'avait jamais tué le moindre animal, pas plus qu'il n'avait pêché dans les lacs et rivières, et encore moins abattu du gros gibier comme les rennes. On aurait dit que Boas lisait dans ses pensées.

– Vous n'êtes peut-être pas chasseur ? lui demanda-t-il à la faveur d'une brève halte.

– En effet.

– C'est normal que je le sois, j'ai grandi avec ça, déclara Boas en ouvrant son havresac en cuir pour en sortir une tranche de pain de seigle qu'il tendit à Erlendur, accompagnée d'un morceau de pâté de foie de mouton dur et sec qu'il venait de couper. Cela dit, aujourd'hui, on chasse surtout le renard, déclara-t-il. Il faut bien le réguler un peu. Cette brave bête vient de plus en plus souvent importuner l'homme. Si on peut dire. Je n'ai rien contre elle. Elle a autant le droit de vivre que n'importe quel autre animal. Mais il faut quand même bien l'empêcher de s'attaquer aux troupeaux. Il faut qu'une certaine harmonie règne.

Ils mangèrent le pain de seigle et le pâté qu'Erlendur s'imagina fait maison. C'était un véritable délice qui s'accordait parfaitement à ce pain. Lui-même n'avait emporté aucun casse-croûte. Il ignorait pour quelle raison il avait accepté l'invitation polie et inattendue que lui avait adressée cet homme. Peut-être avait-il besoin d'un peu de compagnie. Il n'avait pas eu le moindre contact humain depuis des jours et se disait que c'était sans doute aussi le cas de ce Boas.

– Que faites-vous à Reykjavik ? lui demanda le paysan.

Il ne lui répondit pas immédiatement.

Extrait de la publication

– Ah, excusez-moi, c'est toujours ma satanée curiosité, s'excusa Boas.

– Je vous en prie, ça ne me gêne pas, répondit-il. Je travaille dans la police.

– Vous ne devez pas beaucoup vous amuser.

– Non. Souvent, ce n'est pas drôle.

Ils continuèrent de gravir le flanc de la montagne, Erlendur prenait garde à ne pas abîmer les bruyères par des foulées trop brusques. Par moments, il se baissait, passait sa main sur la végétation tandis qu'il sondait sa mémoire afin de savoir si, au cours de son enfance, il avait entendu le nom de Boas. Mais rien ne lui revenait à l'esprit. Cela dit, il n'était pas très étonnant qu'il ne se souvienne pas des noms de tous ces gens, puisqu'il avait vécu brièvement dans la région. De plus, il était rare qu'on voie des armes à feu à la maison. Il se souvenait vaguement d'un homme qui avait un jour rendu visite à ses parents, son fusil pointé en direction de la rivière, et qui avait discuté avec son père. Et il se rappelait son oncle maternel qui possédait une jeep et chassait le renne. Ce dernier conduisait des chasseurs venus de la capitale jusqu'aux terres où vivaient les rennes et fournissait la famille d'Erlendur en viande délicieuse qu'on cuisait à la poêle. Il n'avait pas souvenir de battues au renard et ne se rappelait aucun paysan du nom de Boas, mais bon, il avait déménagé très jeune à la capitale et perdu tout contact avec cet endroit.

– On trouve des choses incroyables dans la tanière d'un renard, observa Boas sans ralentir le pas. En général, le garde-manger est bien garni. Ils descendent jusqu'à la mer et ramassent des cadavres de macareux rapportés par la marée, des mollusques, des crabes ; quant aux renardeaux, ils se nourrissent de baies de camarines et de quelques mulots pendant leur croissance. Si la chance est avec le renard, il tombe sur le cadavre d'un mouton ou d'un agneau. Parmi eux, il y a des prédateurs qui prennent goût à cette chair et s'attaquent au troupeau, et là, on peut dire adieu à la tranquillité. Boas doit alors aller trouver cette petite saleté pour la tuer, même si ça ne l'amuse pas.

Il eut l'impression que le paysan pensait simplement tout haut et préféra garder le silence. Ils traversèrent des landes couvertes de bruyères et ponctuées d'ornières, il suivait le chasseur, heureux de sentir cette bruine fraîche sur son visage. Il connaissait plutôt bien les lieux mais, s'étant entièrement fié à son guide, n'était plus certain de savoir avec précision où ils se trouvaient. Son compagnon continuait d'avancer d'un pas résolu, sûr de lui, l'air serein, et parlait constamment sans vraiment se soucier de savoir s'il suivait le fil de son monologue.

– Et pas mal de choses ont changé depuis le début de ces grands travaux. Boas s'immobilisa et sortit une paire de jumelles de son sac en cuir. La nature est transformée. Le goupil l'a sans doute remarqué. Peut-être n'ose-t-il plus descendre jusqu'à la côte à cause de ces usines et de ces navires qui vont et viennent sans cesse. Enfin, comment savoir ? Voilà, on ne devrait plus être très loin, ajouta-t-il en rangeant ses jumelles dans son sac.

– En arrivant de Reykjavik, j'ai aperçu l'usine d'aluminium qu'ils construisent, nota Erlendur.

– Ce monstre infâme ! maugréa Boas.

– Je suis aussi allé au barrage. Je n'ai jamais rien vu d'aussi gigantesque.

Il entendit Boas marmonner comme en lui-même tandis qu'il continuait de monter vers le sommet de la lande. Et dire qu'ils permettent une telle ignominie, semblait-il s'agacer, mais Erlendur n'était pas sûr de bien entendre. Il le suivait en méditant sur les raisons qui avaient conduit à l'installation de ce gigantesque complexe d'aluminium et sur les navires titanesques qui accostaient à la jetée, chargés de matériaux pour la construction de l'usine et du barrage. Il ne comprenait absolument pas comment diable il était possible de laisser une compagnie américaine dénuée de scrupules et implantée à mille lieues d'ici avoir la main mise sur un paisible fjord et sur un morceau vierge du désert d'Islande.

Extrait de la publication

3

Posté au milieu du chaos rocheux, Boas lui fit signe de s'immobiliser aussi. Il imita le chasseur, s'agenouilla et scruta la brume.

Un long moment s'écoula sans qu'il distingue le moindre mouvement, puis tout à coup ses yeux plongèrent dans ceux d'une renarde qui se trouvait à une quinzaine de mètres. Les oreilles dressées, l'animal fixait les deux hommes. Boas attrapa son fusil avec une incroyable dextérité, mais vite lassée du face-à-face, la renarde déguerpit en quelques bonds et disparut en un instant.

– Voilà cette chère petite, fit le chasseur. Il se leva et remit son fusil à l'épaule avant de reprendre sa route.

– C'est elle, le prédateur ?

– Oui, c'est bien cette saleté. Je connais les tanières des parages comme ma poche et j'ai l'impression que nous approchons. Ils occupent les mêmes de génération en génération, certaines de ces tanières sont vieilles, et sacrément, je peux vous dire, même si leur existence ne remonte peut-être pas à la dernière glaciation.

Cernés par le silence de la nature, les deux hommes continuèrent leur marche, jusqu'à un petit abri constitué de pierres entassées et tapissé de mousse. Boas lui conseilla de rester là et de se reposer, le sens du vent leur était favorable, mais il devait aller examiner la situation d'un peu plus près. Assis sur la mousse, Erlendur l'attendit patiemment. Il lui revint en mémoire le peu qu'il savait du renard d'Islande : on affirmait qu'il avait été le premier à coloniser le pays où il s'était implanté à la fin de la dernière glaciation, ce qui remontait à environ dix mille ans. Il remarquait que Boas témoignait un grand respect à l'animal qu'il appelait cette chère petite, et dont il parlait comme d'une vieille amie. Pourtant, il la

Extrait de la publication

chassait quand cela lui semblait nécessaire, il l'abattait et tuait sa progéniture comme s'il s'était acquitté là d'une simple tâche ménagère.

– Elle est là, cette brave petite, nous n'avons plus qu'à être un peu patients, annonça-t-il à son retour avant de s'allonger à plat ventre dans l'abri à côté d'Erlendur. Il ôta le fusil et la cartouchière de son épaule, se débarrassa de son sac de cuir dont il sortit une flasque qu'il lui tendit. Erlendur grimaça en avalant la gorgée offerte. Boas s'adonnait manifestement à la fabrication d'alcool, mais ne semblait pas être un bouilleur de cru très doué ni très patient.

– En quoi est-ce gênant de voir des lieux désertés par l'homme ? demanda-t-il en reprenant la flasque. Ils étaient inoccupés lorsque nous sommes arrivés ici, pourquoi ne retourneraient-ils pas à l'abandon quand nous disparaîtrons ? poursuivit-il. Pourquoi vendre le pays à des gens qui brassent des sommes colossales pour freiner et empêcher une évolution tout à fait normale ? Vous pouvez me le dire ? Les gens vont et viennent. Il y a quelque chose de plus naturel ?

Erlendur secoua la tête.

– Voyez ce qu'ils ont fait de ce pauvre fjord de Hvalfjördur. À Reykjavik, vous l'avez presque à votre porte, poursuivit Boas. Il y a là-bas des monstres qui crachent leur poison sur tout le pays de jour comme de nuit ! Pour le compte de qui ? De quelques étrangers pleins aux as et ridicules qui ne seraient même pas capables de placer l'Islande sur un planisphère ! On est le four à charbon de toute cette clique-là ?!

Il tendit à nouveau la flasque à Erlendur qui, cette fois-ci, prit bien garde à n'en avaler qu'une toute petite gorgée. Boas plongea la main dans son sac et en sortit un gros paquet en plastique qu'il déplia, et dont émanait une odeur pestilentielle. C'était un morceau de viande en décomposition qu'il balança aussi loin qu'il le put en direction de la tanière. Puis, il s'essuya les mains sur la mousse et s'allongea, son fusil posé à côté de lui.

– Il ne devrait pas tarder à sortir, attiré par l'odeur.

Puis, ils restèrent un moment sous la bruine sans rien dire.

– Je suppose que vous ne vous souvenez pas du tout de moi, observa Boas au terme d'un long silence.

Extrait de la publication

– Je devrais ? interrogea Erlendur, pris d'une quinte de toux.

– Non, ce serait même bizarre si c'était le cas, répondit Boas. Vous étiez dans un état second, évidemment. D'ailleurs, je ne connaissais pas vos parents, on n'avait aucune relation.

– Comment ça, j'étais dans un état second, à quelle occasion ?

– Pendant les recherches, autrefois, précisa Boas. Lorsque vous vous êtes perdus, vous et votre frère.

– Vous étiez là ?

– Oui, j'y ai pris part. Comme tout le monde. J'ai entendu dire que vous reveniez parfois ici, dans l'est, que vous dormiez en bas, à Bakkasel, et que vous montiez sur la lande. Vous croyez encore pouvoir le retrouver.

– Non, pas du tout. C'est ce qu'on raconte ?

– Avec les anciens comme moi, on parle parfois de vieilles histoires qui sont arrivées dans nos campagnes et quelqu'un a raconté qu'aujourd'hui encore vous montiez sur la lande. C'est donc vrai, je suppose.

Erlendur n'avait aucune envie de se justifier devant cet inconnu, pas plus que de lui expliquer comment il entendait mener son existence. Ces lieux étaient ceux de son enfance et il y revenait de temps à autre, quand cela lui semblait nécessaire. Il marchait beaucoup dans la région et préférait s'installer dans cette maison abandonnée plutôt que de mariner dans une chambre d'hôtel. Parfois, il campait. Parfois, il trouvait un endroit au sec à l'intérieur de la maison.

– Vous vous souvenez de ces recherches ? s'enquit-il.

– Je me souviens de quand ils vous ont retrouvé, répondit Boas sans quitter des yeux l'appât qu'il venait de lancer. Je faisais partie d'un autre groupe de sauveteurs, mais la nouvelle s'était répandue à toute vitesse et nous a rendus fous de joie. On était alors convaincus qu'on ne tarderait plus à retrouver votre frère.

– Mais il est mort.

– Oui.

Erlendur se tut.

– Il était un peu plus jeune que vous, poursuivit Boas.

Extrait de la publication

– Oui, j'étais son aîné de deux ans. Il n'avait que huit ans.

Les deux hommes restèrent assis, plongés dans un long silence, jusqu'à ce que Boas perçoive dans l'environnement un changement qui échappa à Erlendur, mais qui, pensa-t-il, devait être en rapport avec le vol des oiseaux. Un certain temps s'écoula, puis le chasseur retrouva son calme. Boas lui tendit un deuxième morceau de ce solide pâté de foie, une autre tranche de pain de seigle et une autre gorgée de l'infect breuvage que contenait la flasque. Le brouillard les recouvrit comme un duvet immaculé. En dehors des quelques cris d'oiseaux qu'on entendait ici et là, ils étaient cernés par la quiétude.

Il n'avait conservé aucun souvenir particulier de ceux qui avaient pris part aux recherches. Il avait brièvement repris conscience quand ces hommes l'avaient descendu de la lande, aussi transi qu'un glaçon. Il se rappelait ce lait tiède qu'on lui avait fait boire en chemin. Ensuite, il avait à nouveau perdu connaissance et s'était réveillé emmitouflé dans son lit, un médecin à son chevet. Il avait entendu des voix inconnues dans la maison, il savait qu'une chose horrible était arrivée, mais ne parvenait pas à se rappeler laquelle. Puis tout lui était revenu. Sa mère l'avait serré contre sa poitrine en lui disant que son père était sain et sauf, qu'il avait réussi à grand-peine à rentrer à la maison. Les sauveteurs qui continuaient de rechercher son frère étaient certains de bientôt le retrouver. Elle lui avait demandé s'il pouvait leur communiquer des éléments susceptibles de les aider. Il lui avait répondu qu'il se souvenait seulement de cette tempête blanche qui hurlait autour d'eux, cette tempête qui l'avait frappé et plaqué à terre jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de se relever.

Il vit Boas empoigner plus fermement son fusil lorsque la renarde quitta tout à coup sa tanière pour venir prudemment flairer l'appât. Elle humait l'air et s'approchait de plus en plus. Avant qu'Erlendur ait le temps d'interroger Boas sur la nécessité de tuer l'animal, le chasseur avait tiré et la bête était tombée à terre. Il se leva et alla ramasser le cadavre.

– Un peu de café ? proposa-t-il dès qu'il revint dans l'abri, son trophée à la main. Il sortit le thermos de son sac en cuir

Extrait de la publication

et en dévissa les deux couvercles qui faisaient office de tasses. Il en tendit un à Erlendur après l'avoir rempli de café fumant, puis lui demanda s'il prenait du lait. Erlendur lui répondit que non, il ne buvait que du café noir.

– Il faut absolument y ajouter du lait, ne pas le faire ne serait pas naturel, observa Boas en farfouillant au fond de son sac sans y trouver ce qu'il cherchait. Mince alors, j'ai oublié d'en emporter, s'agaça-t-il.

Il avala une gorgée de café, mais trouva le breuvage imbuvable. Visiblement bouleversé, il jetait des regards perdus alentour et tapotait toutes les poches de sa veste comme s'il était persuadé d'avoir été sur le point d'emporter un peu de lait, mais qu'il l'avait oublié au dernier moment. Son regard s'arrêta sur la renarde morte, allongée tout près de lui.

– Je suppose que ça ne sert à rien, mais sait-on jamais, déclara-t-il en attrapant l'animal, il lui tâta le ventre, trouva ses mamelles et comprit qu'il était vain d'attendre quelque secours de ce côté-là.

4

Erlendur montait d'un pas lent jusqu'à une maison du village de Reydarfjördur et voyait une femme assise à sa fenêtre regarder fixement dans sa direction. On aurait presque pu croire qu'elle était restée là toute la journée à l'attendre. Il n'avait pourtant pas annoncé sa visite et n'était pas certain de bien faire en venant la voir. Sa curiosité avait toutefois balayé tous ses doutes.

En descendant de la lande avec Boas, il avait parlé au paysan d'une histoire qu'il avait entendue lorsqu'il était encore enfant, une histoire qui l'accompagnait partout, et ce depuis toujours. Ses parents la connaissaient, de même que la plupart des gens de la région, et peut-être était-ce l'une des raisons qui l'avaient amené, cette fois-ci, dans les fjords de l'est.

– Vous êtes entré dans la police ? lui avait demandé Boas. Vous dirigez la circulation à la capitale ?

– J'ai fait partie de la brigade de la circulation un moment, mais il y a très longtemps, avait-il répondu. Vous n'êtes peut-être pas au courant, mais aujourd'hui nous utilisons plutôt les feux tricolores.

Boas avait souri du trait d'humour. Il avait mis la renarde sur son épaule. Sa veste était tachée de sang et il en avait encore sur les mains, même après se les être essuyées dans la mousse humide. Il lui avait confié qu'il avait compté passer la nuit à l'affût, mais la chasse avait été plus brève qu'il ne l'avait imaginée et il pensait donc pouvoir rejoindre les terres habitées avant la nuit.

– Vous avez toujours vécu ici, n'est-ce pas ? s'était enquis Erlendur.

– Et je n'ai jamais rêvé de vivre ailleurs, avait répondu le chasseur. Les gens d'ici sont les meilleurs qui soient.

– Vous connaissez l'histoire de cette femme qui s'est perdue sur le chemin qui franchit les failles de Hrævarskörd ?

– Oui, ça me parle.

– Elle s'appelait Matthildur, avait ajouté Erlendur. Elle était partie seule.

– Je sais comment elle s'appelait.

Boas s'était immobilisé et avait regardé Erlendur.

– Qu'est-ce que vous me disiez que vous faites dans la police ?

– Je dirige des enquêtes.

– De quel genre ?

– De différentes natures, grand banditisme, meurtres, crimes violents.

– Toute la lie de l'humanité ?

– On peut le dire.

– Et les disparitions ?

– Oui, aussi.

– Elles sont nombreuses ?

– Non, en réalité, non.

– L'histoire de Matthildur s'éteindra en même temps que les vieux comme moi, avait dit Boas.

– La première fois que j'en ai entendu parler, c'était chez mes parents, avait avoué Erlendur. Ma mère connaissait un peu cette femme et j'ai toujours trouvé cette histoire…

Il cherchait le terme adéquat.

– Mystérieuse ? avait suggéré Boas.

– Intéressante, avait corrigé Erlendur.

Boas avait posé son fardeau par terre, s'était redressé et avait baissé les yeux sur le brouillard, vers l'endroit où cette ferme devait se trouver, juste à côté de la mer. Ils étaient à nouveau tout près d'Urdarklettur, il commençait à faire froid et sombre. Boas avait remis le renard sur son épaule. Erlendur lui avait proposé de le prendre sur la sienne pendant leur descente, mais Boas avait refusé, arguant qu'il était inutile de répandre le sang sur les vêtements de deux personnes.

– Vous vous intéressez bien sûr à ces horreurs, avait-il déclaré, parlant des disparitions.

Extrait de la publication

Il s'adressait plus à lui-même qu'à Erlendur et était resté pensif un long moment avant de continuer à descendre les pentes couvertes de bruyères et parsemées de gros blocs de pierre.

– Dans ce cas, vous connaissez sans doute aussi l'histoire des soldats britanniques qui se sont perdus sur cette lande pendant la Deuxième Guerre mondiale, avait-il repris. Des hommes de l'armée d'occupation, basés dans le fjord de Reydarfjördur.

Erlendur lui avait répondu qu'il avait en effet entendu parler de cette histoire dans son enfance et que, bien plus tard, il avait lu le récit de ces événements, mais Boas avait la ferme intention de les lui retracer. L'observation qu'il venait de faire n'était qu'une précaution oratoire, il était exclu que quelqu'un le prive de raconter une bonne histoire.

Un groupe d'une soixantaine de jeunes Britanniques avait quitté le village de Reydarfjördur dans l'intention de rallier celui d'Eskifjördur en passant par les failles de Hrævarskörd. Ils avaient été surpris par une violente tempête. Les failles étaient impraticables, à cause du gel intense qui avait sévi et du verglas mais, au lieu de rebrousser chemin, les soldats s'étaient enfoncés dans les terres, ils étaient passés par la vallée de Tungudalur, puis redescendus par la lande d'Eskifjardarheidi. C'était fin janvier, le temps s'était considérablement dégradé pendant qu'ils étaient en route, en outre la nuit était tombée alors qu'ils avaient pensé arriver à destination bien avant.

Ce soir-là, le paysan de la ferme de Veturhus, située au fond du fjord d'Eskifjördur, se dirigeait vers son écurie à travers ce temps déchaîné et il avait trouvé l'un de ces soldats, presque mort de froid et d'épuisement. L'homme avait toutefois pu signaler que ses compagnons étaient en danger et, armés de lampes-tempêtes, les gens de la ferme s'étaient lancés à leur recherche. On en avait immédiatement retrouvé deux autres en bas du champ. Les soldats descendaient un à un de la lande, aidés par ceux de la ferme de Veturhus, finalement on n'en retrouva que quarante-huit. Des trombes de pluie s'étaient déversées ; les trois rivières des environs, l'Eskifjardara, l'Innri-Thvera et l'Ytri-Thvera

Extrait de la publication

avaient considérablement gonflé, or il fallait les traverser pour rejoindre la bourgade d'Eskifjördur. Quelques-uns des soldats étaient parvenus à franchir l'une des rivières Thvera avant qu'elle ne déborde, mais s'étaient retrouvés piégés entre les deux rivières, sans pouvoir rebrousser chemin, et on entendait leurs appels de détresse jusqu'à la ferme de Veturhus. Quatre d'entre eux étaient restés sur l'autre rive et ce n'est qu'à grand-peine qu'ils étaient parvenus à rejoindre la bourgade. Au matin, la tempête était un peu retombée et le paysan avait remonté la vallée du fjord d'Eskifjördur avec le sous-lieutenant. Ils avaient retrouvé d'autres soldats, certains étaient encore vivants, d'autres morts, et parmi eux il y avait leur chef. On avait retrouvé l'un des cadavres sur la côte. On pensa qu'il avait été emporté par la rivière Eskifjardara jusqu'à la mer. Tous les soldats avaient finalement été retrouvés, vivants ou morts. Il fut longtemps question dans les conversations de la lutte impitoyable que ces Britanniques avaient dû livrer contre les forces naturelles ; tout le monde disait que les choses auraient pu se terminer bien plus mal si ceux de la ferme de Veturhus n'avaient pas réagi de manière aussi rapide et adéquate.

– Beaucoup de gens se souviennent de l'histoire de ces militaires britanniques, mais bien peu de Matthildur, reprit Boas qui ouvrait toujours la marche, le renard sur son épaule. C'est pendant cette même tempête qu'elle a disparu de sa ferme. Son mari a déclaré qu'elle prévoyait de se rendre à Reydarfjördur en empruntant le même chemin que ces soldats et en passant, elle aussi, par les failles de Hrævarskörd. Ce n'était pas la première fois qu'elle prenait cette route, elle la connaissait bien, quand on a demandé aux soldats s'ils l'avaient aperçue, ils étaient certains que non.

– Ils n'auraient pas dû la croiser ? avait interrogé Erlendur.

– Ils se trouvaient au même endroit, au même moment, dans la même tempête. Les soldats allaient certes dans la direction opposée, mais ils auraient dû la croiser. Cela dit, ils étaient perdus, craignaient pour leur vie et avaient peut-être d'autres choses à quoi penser. Tous les soldats ont été retrouvés, qu'ils soient morts ou vivants, mais elle a disparu

Extrait de la publication

sans laisser aucune trace. Des recherches ont été lancées quand on s'est rendu compte qu'elle n'était jamais arrivée à Reydarfjördur, mais à ce moment-là un certain temps s'était écoulé depuis son départ.

– Et qu'a déclaré son mari ?

– Rien d'autre. La mère de Matthildur vivait à Reydarfjördur, elle avait décidé d'entreprendre ce voyage en empruntant ce chemin de montagne qu'elle pensait bien connaître. Son mari, à ce qu'il disait, avait tenté de l'en dissuader, mais elle était fermement résolue. Il a expliqué que tout portait à croire qu'elle marchait vers une mort inéluctable.

– Pourquoi ne l'a-t-il pas accompagnée ?

– Je n'en sais rien. En revanche, il a signalé son départ sur cette route de montagne avant qu'on apprenne ce qui arrivait à ces soldats britanniques. Par conséquent, il ignorait que ces hommes empruntaient le même chemin.

– A-t-il dit qu'elle s'était perdue ?

– Non, simplement qu'elle était partie sur ce sentier.

– C'est important ?

– Ces soldats auraient dû la croiser ou, du moins, l'apercevoir. Cela dit, on ne peut pas en être absolument certain si la tempête sévissait déjà. Quand on a demandé aux membres de sa famille, à Reydarfjördur, s'ils attendaient sa visite, tous ont répondu que non, pas plus ce jour-là qu'un autre.

– Pourquoi n'y est-elle pas allée en voiture ou en barque ? s'était enquis Erlendur. À cette époque, une route convenable reliait déjà Eskifjördur à Reydarfjördur.

– Elle voulait y aller à pied. Elle avait parlé de prendre le sentier à travers les montagnes. C'était d'ailleurs également le cas de ces Britanniques. Ils considéraient leur expédition comme une excursion qu'ils s'offraient pour passer le temps, lutter contre l'ennui et le désœuvrement. En réalité, ils n'avaient aucune raison précise de se rendre au village d'Eskifjördur. Comme vous le savez peut-être, cet itinéraire est magnifique par beau temps. Et rien ne laissait présager qu'une telle tempête se préparait.

– Elle avait parlé de ce voyage à son mari ?

– Oui.

Extrait de la publication